Yasmina Khadra et la négation de la mort dans sa trilogie : Les hirondelles de Kaboul, L'attentat et Les sirènes de Bagdad

MARIR Asma
Doctorante à l'UKMO (Algérie)
Dr BOUARI Halima
Université Kasdi Merbah-Ouargla (Algérie)
Faculté Des Lettres et Des Langues

الملخص : تفرض الرواية اليوم مصيرها. إذن من الضروري توقيع رؤية واضحة من خلال اقتراح طرق جديدة لفهم الواقع . يُفترض حينئذ على الكاتب أن يضع في الواجهة مهمته الإنسانية قبل أن يكون مبدعا. في هذا السياق، ياسمينة خضرا ومن خلال ثلاثيته حول سوء الفهم الكبير بين الشرق والغرب وعلى عكس ما يبدو يُعبّر عن رفضه لاديولوجية الموت .وهنا استعان هنا خضرا بهذه العقيدة ليقلّل من قيمتها، بينما اديولوجية الموت تُعدّ بحد ذاتها شكلا من إشكال التخريب ولكن وفقا لخضرا قد تُجسّد أثرا رجعيا. وعليه ارتأينا في هذا المقال أن نُركّز على آلية الإيديولوجيات الهدامة في ضوء ثلاثية ياسمينة خضرا.

الكلمات المفتاحية : تمثلات، اديولوجية، ثلاثية، تخريب،سوء الفهم، الموت.

Abstract : Today, the novel assumes its destiny. It imposes and poses the reality on his vision by proposing new ways to apprehend real. The writer is supposed to declare frankly his humanitarian task before being artistic. In this sense, Yasmina Khadra and through his trilogy on the great misunderstanding, appears fierce against the terrorist enterprise and he often considers it insane contrast to what appeared. Here, it is the borrowing of Khadra who makes the disguise of the doctrine to devalue it. Admittedly, the ideology of going to death appears in a subversive form but according to Khadra, it embodies and represents a reactionary effect. Our article will therefore aim to focus on the mechanism of the subversion of ideologies in the light of Yasmina Khadra's trilogy on the dialogue of the deaf.

Keywords: Re-acting, ideology, trilogy, subversion, misunderstanding, death.

Résumé : Aujourd'hui, le roman assume son destin. Il s'impose via sa vision en proposant de nouvelles manières pour appréhender le réel. Le romancier est y censé déclarer explicitement sa mission aussi bien humanitaire qu'artistique. Dans ce sens, Yasmina Khadra et par le biais de sa trilogie sur le grand malentendu, semble acharné contre l'entreprise terroriste qu'il estime souvent dingue contrairement à ce qui apparaissait. C'est l'empreinte de Khadra qui y fait du déguisement de la doctrine pour la dévaloriser. Certes, l'idéologie d'aller vers la mort apparaît sous une forme subversive mais selon lui, elle incarne un effet réactionnaire. Le présent article mettra l'accent sur le mécanisme de la subversion des idéologies à la lumière de la trilogie dudit auteur sur le dialogue de sourds.

Mots-clés : Représentations, idéologie, trilogie, subversion, malentendu, mort.

Texte intégral

1. **Des idéologies renversées et dévaluées**

La préoccupation de construire ou de reconstruire un foyer idéologique et l'exposer comme le seul crédible et convaincu, est la tâche des écrivains qui vérifient la nécessité d'éliminer la concurrence. C'est pourquoi, ils déprécient les idées renversées revendiquant le même pouvoir de faire un changement et corriger, par la suite, le mal immanent à l'idéologie dominante. Mais le refus et l'exclusion d'une idéologie voire son remplacement par une autre n'est généralement moins absolu que quand il s'agit du rejet de celle qui domine via des affinités possibles de certains de leurs principes, leurs dogmes et leurs conventions.

Au moment de son intense engagement politique, l'auteur s'oppose farouchement au terroriste. Il semble libéré de l'emprise de cette doctrine, dénué de toute sympathie à son égard contrairement à ce qui apparaissait dans sa trilogie. Le travestissement de la doctrine n'épargne même pas celui qui l'incarne. Khadra semble réciter des leçons dont il ne comprend rien. Par exemple, il dévalue lui même le terroriste en voulant le défendre. Dans les deux cas, il s'agit de démasquer, donc, de dévaloriser une idéologie qui apparaît sous une forme subversive mais qui est en fait, selon Khadra réactionnaire.

La conception dévaluante du terrorisme apparaît clairement dans les trois romans de la trilogie sur le grand malentendu. De plus, nous y lisons de multiples allusions aux agissements et comportements des intégristes, lors de la guerre en Irak, ou en Afghanistan, alors que les personnages principaux étaient en même temps leader du Parti intégriste, point qui aide l'auteur à montrer que ce parti se veut d'un paraître subversif sans pour autant se différencier de la doctrine Occidentale. Khadra cite très souvent la non-intervention prônée par l'Occident et dont la conséquence sera sa victoire. Et puisque l'objectif du roman consiste, de ce point de vue, à présenter la doctrine terroriste comme une variante ou une composante de l'idéologie dominante, le repérage du terrorisme se veut possible par l'inscription dans la diégèse d'un texte référant aux intégristes ou d'un intertexte qui rappelle le discours de presse. Ainsi, le lecteur découvre aisément ce qui se cache derrière le pronom personnel "ils". Tel est le cas dans ces extraits :

- *« Ce sont eux qui font la loi. Ils ont droit à la vie et à la mort sur tout ce qui bouge. Ils révolteraient une bête de somme.»*[1]
- *« Ils t'arrêtent après l'attentat commis par ta femme ; ensuite trois jours après, ils te laissent filer, comme ça, sans poursuite ni procès. À peine s'ils ne se sont pas excusés des désagréments qu'ils t'ont causés.»*[2]
- *« De là, à lui de préférer des impies venus de l'autre bout de la terre nous marcher dessus (…). Ils ne sont que des brutes, des bêtes fauves qui roulent des mécaniques devant nos veuves et nos orphelins et qui n'hésitent pas à larguer leurs bombes sur nos dispensaires. Regarde ce qu'ils ont fait de notre pays : un enfer.»*[3]

Le pessimisme des romans de Khadra s'atténue, à chaque fois que les textes refusent d'être une idéologie pour s'instaurer en critique universelle avec un modèle humain.

Autrement dit et à l'opposé de l'assurance directe, la dévaluation des idées n'est pas une fin en soi mais elle est faite pour gratifier de la fiabilité de ce foyer doctrinaire.

Ce serait une simple répétition que de recenser les actes littéraires rendant compte de la présence de la mort comme idéologies élues pour les deux camps dans l'œuvre de Khadra. Mais nous pouvons, à travers les thèmes mis en valeur, retrouver des corrélations avec les deux doctrines en question. Il n'est pas facile de bâtir une théorie universelle et humaine sur quelques principes et

dogmes valables partout et toujours. Ce handicap explique la substitution de la doctrine à son traitement idéologique.

Partant de là, nous constatons que les trois romans de Khadra mettent surtout le point sur le chemin et la traduction qu'ils veulent imposer à ceux des intégristes Djihadistes. Pour l'auteur, le missionnaire est presque toujours un idéal auquel veulent accéder les personnages. C'est une aspiration qui connaît rarement un début de réalisation ou un engagement effectif dans ce sens. Ainsi les actes par lesquels le personnage exprime son idéologie sont plus fréquents chez Khadra. Il définit surtout l'idéologie élue par ce qu'elle n'est pas. Les actions sont donc presque toujours dévaluées et cela fait de l'œuvre un texte où domine la négativité. La présence d'une action négative et aspiration positive crée une tragique souffrance morale et psychologique dont l'intensité mesure la primauté de l'idéologie élue sur celle qui soutient la pratique réelle.

Dans le monde réel, la contradiction entre l'idéologie élue et les autres est rendue par les pratiques réelles de différents protagonistes. Ces derniers témoignent les efforts des militants pour reconstituer et faire fonctionner le Parti intégriste tandis que la classe dirigeante cherche à le détruire par tous les moyens.

Les romans-corpus de Khadra illustrent respectivement ces deux cas. Cela provoque souvent des limitations qui empêchent une représentation fidèle de la philosophie et du contenu de la doctrine en question.

C'est pourquoi, malgré son engagement en faveur de dialogue, ses romans ne reflètent pas l'un de ses principes essentiels: le dialogue espéré entre l'Orient et l'Occident. Ces insuffisances nuisent à ses desseins persuasifs et peuvent conduire à une déformation de la doctrine. Par exemple, l'absence d'une explication d'un dialogue ou d'Altérité empêche Khadra d'affirmer son point soutenu. Cela fait que l'auteur réussit à montrer la lutte contre l'humiliation, l'injustice sans avoir pu prophétiser.

La reprise du discours propagandiste d'une idéologie et son inscription dans un texte ne rendent pas compte, non plus, de son contenu réel et de son essence. De ce fait, le contenu idéologique des trois romans varie en fonction des préoccupations ponctuelles et propagandistes de son modèle doctrinaire.

Nous constatons donc que son engagement se fonde sur la négation de la mort, le rejet des systèmes qui causent la mort, la mort étant la forme achevée des répressions aux multiples facettes, des frustrations cumulées, sans oublier que le paradoxe de ces romans est aussi dans leur tentative de fonder un autre devenir autre autour de la mort. Mais la négation qui va nous occuper est celle que le langage renferme en soi-même pour trouver la condition de sa possibilité. Cela, nous permet de rendre compte de la représentation de la mort puisque c'est autour d'elle qu'un nouveau « pacte » implique un agir autrement.

Yasmina Khadra ne présente pas l'au-delà dans sa trilogie mais il vise à montrer que la mort n'est assignable qu'à un système de pensée qui permet au terroriste de surmonter l'angoisse de l'existence.

En effet, il faut tenir compte des évolutions de caractère social qui emportent par conséquent des changements dans l'expression des dogmes conventionnels. Il reste à signaler que les deux instances de la pensée humaine, à savoir l'imaginaire à trait logique, raisonnable et instinctif interviennent concurremment dans la représentation de la mort chez l'intégriste demeurant encore énigmatique.

2. La trinité Mort/Érotisme/Sacré dans l'œuvre de Yasmina Khadra

Pour Khadra, l'érotisme est irrémédiablement lié à l'idée de la mort désirée dans la mesure où féru de littérature contemporaine, le texte constitue le véhicule idoine pour représenter la mort saisissante. Cette mort qu'elle soit réelle ou imaginaire, l'auteur ne semble pas faire de véritable distinction à son égard comme s'il avait déjà expérimenté cette fin attendue. Ce qui montre que la frontière entre le réel et l'imaginaire est abolie chez lui en jouant de l'illusion. Le recours à une mise à mort violente évoque qu'elle envahissait l'univers mental du narrateur au point de devenir une réalité permanente, esthétisée voire même désirable. Ce qui se lit dans les propos du Bédouin : *«j'avais l'impression d'être au centre d'une mascarade, au beau milieu d'une répétition théâtrale, entouré de comédiens médiocres, qui avaient appris par cœur leur texte sans pour autant être en mesure de l'accompagner du talent qu'il méritait.»*[4]

Cette comparaison avec le théâtre suggère que la vie est un spectacle, une illusion où la mort est une réalité. Le Bédouin assiste non seulement à la mort des voisins et des cousins mais surtout au spectacle de cette mort à la fois tangible et sensible. Pour les rejoindre dans cette réalité, il sait qu'il devra lui aussi, ultime preuve d'appartenance : se sacrifier.

Cette fascination pour l'illusion que constitue la scène tragique, Yasmina Khadra la revendique parce que chacun dit que la vie est une scène de théâtre mais la plupart des gens ne semblent pas obsédés par cette idée, du moins pas aussi tôt qu'il le faut. Il est fermement convaincu qu'il en était ainsi et qu'il aurait un rôle à jouer sur cette scène.

Nous disons à cet égard que cet extrait révèle une des clés de lecture de la trilogie du grand malentendu puisque le narrateur signale son désir de se mettre en scène, d'y faire jouer son identité et sa conscience. Vivre cette expérience passe donc par la représentation. Or toute la vie du narrateur s'écrit, y compris son acte final, en faisant apparaître, d'une manière incessante, la représentation et l'apparence aussi bien dénuée qu'étonnante du désir. Cette trilogie privilégiant la mise en scène tragique de la mort conduit vers ce qui est l'essence même de la représentation.

Il est donc à noter que plus qu'un thème privilégié, la mort tragique se joue sur la scène imaginaire de la délivrance et de l'affranchissement des penchants qui se conjuguent. Le plaisir dans la douleur est une émotion absolue lorsqu'il s'accomplit dans la mort. L'émotion qu'entraîne l'œuvre de Yasmina Khadra affine avec une telle intensité la conscience de la vie: n'est-ce pas simplement parce qu'il s'agit de l'émotion causée par la mort? Le terroriste, a toujours eu conscience de cette mort qui se présente certainement *« dès qu'il y a pensée, c'est-à-dire représentation, comme un thème privilégié pour celle-ci, à tel point qu'on peut soutenir que l'humanité n'accède à la conscience d'elle-même qu'à travers l'affrontement de la mort»*[5]. Sa représentation et son culte sont une partie de la culture orientale parce que la mort est un sujet qui a toujours été une préoccupation primordiale de l'homme oriental. C'est par sa représentation ritualisée ou esthétisée que ce dernier a toujours tenté de s'y accoutumer.

En effet, pénétrer le territoire des morts, c'est entrer dans le domaine du sacré. Or, ce qui apparaît comme sacré nous projette souvent dans un monde d'interdits et de tabous. La trilogie subit cette double influence, dans laquelle se situent exactement les personnages de Khadra. Malgré leur culture et civilisation, ils se transforment en attente, en nihilisme, dans un monde moderne absurde où il n'y a peut-être plus rien à espérer.

La mort occupe donc l'espace mental et culturel de l'homme oriental car celui-ci la fréquente en permanence. Elle est l'énigme impénétrable. Pour s'approprier cette image au lecteur, l'auteur a recours aux rites et au mythe, deux voies de représentation de la mort. Sa conscience n'est pas quelque chose d'inné, mais le produit d'une conscience qui saisit le réel. Ce n'est que « par expérience », comme dit Voltaire[6], que l'homme sait qu'il doit mourir. La mort humaine est un acquis de l'individu.

Dans le cadre de cette trilogie, la mort et le sacré sont des réalités nécessaires dans la mesure où *« le sacré est le réel par excellence, à la fois puissance, efficience, source de vie et de fécondité»*[7]. C'est pourquoi Yasmina Khadra adoptera ensuite une posture de rejet tant que rien n'existe pour chacun que sa vie, et quand elle s'avère enfin n'être rien, comment éviter l'angoisse, le tapage de l'absurde et le désespoir? En bannissant le sacrifice, pense Khadra, l'actualité horrible tarit la transcendance, rien de souverain ne subsiste d'où la vie pourrait recevoir un sens. Il n'y a plus d'illusion peut-être, mais plus de but qui nous dépasse, nous réunit et nous élève très haut. Pour se tronquer de la mort, la vie a égaré de sa vitalité et de son agitation.

Ses personnages sont partagés entre mouvement ; ardeur pour le sacrifice et pétrification dans la douleur, et l'attente d'un avenir ambigu. La mort est parfois dictée, suscitée ou inspirée, laissée à notre imagination pour trouver des résonances dans notre psychisme : la mort d'Atiq ; le jeune bédouin et Amine par exemple n'est pas vraiment représentée. Le lecteur la saisit dans les souhaits des héros qui suggèrent le dénouement inévitable. Ce que ce lecteur sait, c'est que la mort est intervenue, mais non sans qu'un voile ait été jeté par l'auteur entre la réalité crue et la perception du lecteur. Elle a quelque peu été dure et choquante, comme l'écrit Edgar Morin, *« si la mort n'a pas « d'être », elle est réelle cependant, elle arrive »*[8]. Ce qui le conduit à analyser comment les hommes conçoivent la mort. Cette dernière est donc, une sorte de vie, qui poursuit, d'une façon ou d'une autre, la vie individuelle. Dans cette perspective, elle n'est plus une «idée» mais une «image» selon la perception de Gaston Bachelard[9], une métaphore de la vie voire même un mythe.

Dans la trilogie sur le grand malentendu, le lecteur perçoit des images de la mort et il est invité à se l'imaginer. Il est appelé à faire des projections et bâtir des images mentales par les effets de description et de perception. Elle ne peut, donc, représenter que si elle permet de percevoir.

Si Yasmina Khadra a recours au mythe, c'est qu'il veut que son produit artistique abroge les barrières, devienne un écrit du monde. Grâce à l'illusion, il accède à une touche authentique, et par la suite à la vérité fondamentale. Ces personnages désincarnés, demeurent partout humains. Mais ils sont aussi à l'image de leur créateur et du monde oriental par cette vacuité et douleur emportées. Dans ce sens, Philippe Ariès parle de cet aspect artistique en mourant et il y attribue une empreinte sacrée pour dire que *« c'est avec raison, dans ces conditions, que l'on emploie le mot sacré en dehors du domaine religieux pour désigner ce à quoi chacun voue le meilleur de lui-même, ce que chacun tient pour la valeur suprême, ce qu'il vénère, ce à quoi il sacrifierait au besoin sa vie »*[10]

. Cette empreinte sacrée peut surprendre l'Autre "Occidental" parce que cette culture de la mort occupe une place importante chez l'oriental comme chez tous les hommes dans un monde fait pour tromper l'œil où «*la mort est le secret de la vie, mais un secret qui ne cache rien, rien d'autre que le néant*»[11].

Notes

[1]Yasmina KHADRA, *Les hirondelles de Kaboul*, Paris : Pocket, 2004, p.99.
[2]Yasmina KHADRA, *L'attentat*, Paris : Pocket, 2006, p.206.
[3]Yasmina KHADRA, *Les sirènes de Bagdad*, Paris : Pocket, 2007, p.41.
[4]*Ibid.*, p.188.
[5]Voltaire, *La Mort : essai sur la finitude*, Paris : Hatier, 1994, p.7.
[6]*Ibid.*
[7]José ECHEVERRIA, *Réflexions métaphysiques sur la mort et le problème du sujet*, Paris: Librairie Philosophique, 1957, p.146.
[8]Morin EDGAR, *Dialogue sur la nature humaine*, Paris : Poche, 2010, p.18.
[9]Gaston BACHELARD, *La poétique de la Rêverie*, Paris : PUF, 1968, p.34.
[10]Roger CAILLOIS, *L'Homme et le Sacré*, Paris : Presses Universitaires de France, 1939, p.134.
[11]Philippe ARIÈS, *Images de l'homme devant la mort*, Paris : Seuil, 1983, p.284.